Fabula-LhT
n° 26, 2021
Situer la théorie : pensées de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes)
DOI : https://doi.org/10.58282/lht.2755

Situer les théories et les lectures féministes des corps : entre naturalisation et dénaturalisation ?

Situating feminist theories and readings of bodies: between naturalization and denaturalization?

Flavia Bujor

Pour citer cet article

Flavia Bujor, « Situer les théories et les lectures féministes des corps : entre naturalisation et dénaturalisation ? », dans *Fabula-LhT*, n° 26, « Situer la théorie : pensées de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes) », dir. Marie-Jeanne Zenetti, Flavia BujorMarion CosteClaire PaulianHeta Rundgren et Aurore Turbiau, Octobre 2021, URL : https://fabula.org/lht/26/bujor.html, article mis en ligne le 11 Octobre 2021, consulté le 14 Septembre 2026, DOI : http://doi.org/10.58282/lht.2755

Ce document a été généré automatiquement le 14 Septembre 2026

Flavia Bujor, « Situer les théories et les lectures féministes des corps : entre naturalisation et dénaturalisation ? »

Résumé - Cet article se propose d'examiner les théories féministes qui cherchent à déconstruire le caractère naturel du corps, ou au contraire, en revendiquent la matérialité comme point de départ à une interprétation critique du monde social. Il s'agit alors de faire dialoguer ces théories avec deux romans : *Boy, Snow, Bird* de Helen Oyeyemi (2014) et *Éden* de Monica Sabolo (2019), marqués par une poétique de l'étrangeté, pour définir les limites d'une lecture « naturalisante » ou « dénaturalisante » des corps et des points de vue situés qu'ils constituent en littérature.

Mots-clés - Étrangeté, Idée de nature, Points de vue situés, Théories du corps

Flavia Bujor, « Situating feminist theories and readings of bodies: between naturalization and denaturalization? »

Summary - This paper aims at examining feminist theories which seek to deconstruct the naturalness of the body, or on the contrary, claim its materiality as the starting point for a critical interpretation of the social world. Its purpose is then to establish a dialogue between these theories and two novels : *Boy*, *Snow*, *Bird* (Helen Oyeyemi, 2014) and *Eden* (Monica Sabolo, 2019), both marked by a poetics of strangeness, so as to define the boundaries of « naturalizing » ou « denaturalizing » readings of the bodies and of the standpoints that they constitute in literature.

Ce document a été généré automatiquement le 14 Septembre 2026

Situer les théories et les lectures féministes des corps : entre naturalisation et dénaturalisation ?

Situating feminist theories and readings of bodies: between naturalization and denaturalization?

Flavia Bujor

Les « savoirs situés » de Donna Haraway ne sont pas seulement localisables, en tant que perspectives partielles et partiales, dont la démultiplication promet un récit plus juste du monde ; ils partent du corps et l'affectent en retour, constituant des visions touchantes et touchées[1]. L'*encorporation* désigne ce processus par lequel le corps se construit comme un point de vue situé, qui rend compte de l'épaisseur historique et politique d'une perception donnée, dont il s'agit de prendre la responsabilité, à rebours d'une vision d'en bas qui serait fondée sur la seule identité empirique, idéalisant la vérité de l'expérience de l'oppression[2].

L'importance accordée au corps par Donna Haraway nous invite à situer les théories féministes à partir des pensées contemporaines qui le prennent comme objet, et qui nous semblent se ramener à deux grands paradigmes : d'une part, le corps est vu comme le dernier bastion de l'idée de nature, qu'il s'agit de déconstruire, en le faisant apparaître comme l'effet de pratiques, de techniques historiques, sociales et politiques ; d'autre part, il est pris comme le point de départ de la naturalisation de toutes les réalités humaines, ce qui aplanit la coupure ontologique qui séparait jusque-là la nature de la culture, l'homme de l'animal[3]. Cette tension entre *dénaturalisation* et *naturalisation* est toutefois troublée par les théories féministes et par la possibilité de les discuter au regard des textes littéraires.

1 « Porter l'attention sur ce que cela signifie de toucher et d'être touché·e peut sensibiliser aux caractère encorporé (*embodied*) de la perception, de l'affect et de la pensée. » (Marie Elizabeth Puig de la Bellacasa, « Technologies touchantes, Visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative », dans Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, coll. « Actuel Marx confrontation », 2012, p. 64).

2 « Les points de vue "assujettis" sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais apprendre à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technologiques "les plus élevées" » (Donna Haraway, *Manifeste Cyborg et autres essais,* « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », trad. L. Allard, D. Gardey et N. Magnan, Paris, Exils éditeur, 2007, p. 119).

3 Nous reprenons ce modèle à Francis Wolff, en opérant un double déplacement qui le « dénature » : nous l'appliquons à la lecture des corps, là où il théorise des figures de l'homme et de ce qui le définit en propre ; nous cherchons à le mettre à l'épreuve des théories féministes, qui inquiètent ce paradigme en le brouillant. Voir *Notre humanité, D'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Nous en prendrons deux exemples : d'un côté, les théories *queer,* revivifiées par la découverte de l'autre versant de la seconde vague[4] – à savoir le corpus matérialiste – proposent une interprétation *dénaturalisante* des corps. De l'autre côté, la relecture du corpus différentialiste des années 1970 interroge le soupçon *naturalisant* jeté sur les écoféminismes nord-américains, à l'aune de nouvelles traductions et d'effets de réception transatlantiques[5].

Théoriser les corps en féministe : le versant dénaturalisant

Sur le versant dénaturalisant, nous analysons le moment théorique contemporain comme celui dans lequel les lectures *queer* des corps sont réévaluées par leur interprétation matérialiste : la dynamique du pouvoir, fondée sur l'analyse de la production des subjectivités, est pensée en lien avec le caractère structurel de la domination, qui est ancré dans des bases économiques[6].

Les théories féministes marxistes-matérialistes[7] pensent l'appropriation collective des corps féminins par le travail reproductif, non-rémunéré dans la sphère domestique (enfantement, ménage, nourriture, soin des enfants…) ou marchandisé lorsqu'il est externalisé pour être sous-traité[8]. L'imaginaire des luttes a pour horizon l'abolition du patriarcat comme mode de production économique indépendant ou celle du capitalisme à partir de la spécificité du travail reproductif et de la grève par

4 La périodisation des mouvements féministes en vagues, si elle est parfois critiquée (car elle suit la chronologie occidentale), correspond à trois moments : la lutte pour l'égalité des droits civiques ; celle pour les droits reproductifs ; la déconstruction *queer* et intersectionnelle du sujet du féminisme. Aurore Koechlin propose de penser une quatrième vague, venue d'Amérique du Sud et de la lutte contre les féminicides et les violences sexuelles, dont participe #MeToo : elle serait, selon nous, la traduction pratique de ce qu'est le matérialisme *queer* sur le plan théorique, intégrant aussi bien une réflexion sur le travail reproductif gratuit (à travers les grèves de femmes) que l'apport de l'intersectionnalité dans les formes d'action militantes. Voir *La Révolution féministe*, Paris, Amsterdam, 2019.

5 Voir par exemple Starhawk, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique* (1982), trad. Morbic, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2015 ; Émilie Hache (dir.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, trad. Émilie Notéris, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2016.

6 Sophie Noyé remarque que les controverses opposant les féminismes matérialistes et *queer* s'appuient paradoxalement sur le reproche réciproque d'une lecture *naturalisante* de l'oppression. Elle définit comme suit le tournant matérialiste *queer* : « […] le tournant matérialiste-marxiste *queer* réaffirme la radicalité des approches *queer* et leurs points communs avec le féminisme matérialiste : elles adoptent une vision constructiviste du genre et de la sexualité, en montrant non seulement le caractère discursivement mais aussi socialement et économiquement construit des subjectivités sexuelles et de genre, et défendent une transformation sociale et économique radicale. » Voir « Pour un féminisme matérialiste et *queer* » (*Contretemps*, en ligne, 2014 : https://www.contretemps.eu/pour-un-feminisme-materialiste-et-queer/).

7 Pour les féministes matérialistes, le travail domestique gratuit est un travail *productif*, qui fait partie d'un mode de production économique propre (le patriarcat). Pour les féministes marxistes, le travail *reproductif* est ce qui détermine, par sa gratuité même, l'échelle des salaires dans la sphère productive.

8 L'accès des femmes occidentales à la sphère productive va en effet de pair avec une nouvelle division internationale du travail qui est à la fois genrée et racisée, et qui délègue à d'autres femmes (souvent immigrées, précaires) le travail reproductif.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

laquelle il est possible de le refuser[9]. Toutefois, la réappropriation *queer* de ces théories tend à montrer que celles-ci sont déjà aux prises avec une réflexion sur la matérialité du langage, qui structure la possibilité de penser le monde, et l'inscription du pouvoir dans les corps[10] ; elles élaborent des catégories politiques de subjectivation, comme par exemple celle de « lesbienne » chez Monique Wittig[11].

À l'inverse, les féministes matérialistes reprochent aux théories *queer* d'oublier la matérialité du corps, pour se concentrer sur le genre et la sexualité comme purs effets de discours, dans une subversion individualiste des normes. Or, d'une part, émergent des travaux qui se proposent de relire les théories *queer* dans une perspective marxiste[12] ; d'autre part, les théories *queer* s'emparent elle-même du matérialisme : le corps apparaît alors comme l'espace d'une lutte située, qui articule les processus de subjectivation à une pensée de la réappropriation collective des « moyens de reproduction » par « les colonisés, les minorités sexuelles et du genre[13] ».

Malgré les controverses qui les opposent, les théories féministes matérialistes et *queer* ont l'objectif commun de dénaturaliser le corps, en dissipant l'illusion qui le soustrait au champ du social. Ainsi, il s'agit de faire apparaître les processus de *naturalisation* qui occultent l'histoire de sa production : le corps est fait *contre la nature* – il est fabriqué, même s'il s'oublie comme tel. La fausse évidence du corps, qui le constitue en donné naturel, intime, se doit donc d'être défaite.

Mais, derrière le corps, c'est aussi une idée hiérarchique de la nature qui est visée, en ce qu'elle fonde une conception essentialiste de l'ordre social, dont le caractère arbitraire se trouve effacé, afin de justifier l'oppression par l'argument d'une infériorité « naturelle ». Les féministes matérialistes françaises, qui pensent la domination « de sexe » (selon leur terminologie) et « de race » de façon analogique, ont ainsi à cœur de critiquer une conception naturalisante des corps, qui réifie certains signes biologiques en marqueurs essentialisés de la différence[14]. En ce sens, c'est bien l'idée même d'une vérité de la nature qui se trouve à son tour

9 C'est ce qui les distingue des féministes marxistes, qui pensent le patriarcat à partir de son intrication avec le capitalisme, dans une théorie unitaire, des féministes matérialistes, pour lesquelles « l'ennemi principal » (selon les termes de Christine Delphy) est la « classe des hommes », qui bénéficie de l'exploitation de la classe des femmes par le travail domestique.

10 Voir par exemple Stéphanie Kunert, « Monique Wittig : de la matérialité du langage », dans Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture & communication*, t. I, *Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 143-163.

11 Il n'est pas anodin que la réédition de *La Pensée straight* aux éditions Amsterdam soit le fait de Sam Bourcier, militant *queer*. Alors même que Wittig était hostile au concept étatsunien de « *gender* », il y aurait une « deuxième » Wittig, influencée par son départ aux États-Unis, mais aussi une « deuxième » réception de Wittig, qui en ferait *a posteriori* une figure *queer*.

12 Kevin Floyd, *The Reification of Desire : Toward a Queer Marxism*, University of Minnesota Press, 2009.

13 Paul B. Preciado interview par C. Daumas dans *Libération*, en ligne, 2018 : http://www.liberation.fr/debats/2018/07/20/paul-b-preciado-hier-le-lieu-de-la-lutte-etait-l-usine-aujourd-hui-c-est-le-corps_1667833. Preciado réactive l'imaginaire d'une grève des utérus, propre à l'analyse féministe marxiste, en déplaçant la lutte de « l'usine » au « corps et à la subjectivité » ; les termes mobilisés par le matérialisme historique sont ainsi resitués sur un terrain *queer*.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

congédiée : il n'est pas possible de déterminer une essence de l'être qui serait intrinsèque à sa nature. La dénaturalisation théorique du corps va de pair avec celle des catégories de la domination qui le régulent ; le corps est le produit des rapports sociaux de pouvoir qui le façonnent, et qui en fixent la lecture, mais il est possible de ressaisir les mécanismes par lesquels il en vient à être construit.

Le matérialisme *queer* paraît être une théorie exogène à la littérature ; il ne s'agit pas de viser à résorber cette étrangeté, en appliquant cette grille de lecture à des textes qui en constitueraient l'illustration, dans un rapport d'identité. Au contraire, nous nous proposons de partir de l'hétérogénéité entre discours théorique et discours littéraire, pour approfondir ce qui les sépare comme un principe de dénaturalisation, de transformation réciproque. Nous cherchons ainsi à cerner les contours d'une poétique de l'étrangeté, située après les politiques de l'identité et leurs traductions littéraires, en l'analysant comme l'expression localisée d'une représentation indirecte du monde social[15]. Cette dernière se fait à partir de narrations « encorporées », reconduisant l'imaginaire d'une tension entre plasticité des corps (allant jusqu'à la métamorphose) et matérialité des marques de la domination, inscrites dans la chair. L'étrangeté n'est pas seulement une esthétique (qui emprunte au fantastique, au réalisme magique sans s'y réduire) ; elle détermine les corps fictifs représentés, mais elle va aussi de pair avec la dénaturalisation des formes romanesques, des dispositifs narratifs, de l'usage de la langue, voire du canon littéraire lui-même. Nous prendrons un exemple, *Boy, Snow, Bird*, d'Helen Oyeyemi[16] pour rendre compte de façon circonscrite de cette hypothèse dénaturalisante, qui apparaît à la fois comme un postulat théorique, exigeant d'être mis à l'épreuve, et comme une méthode d'analyse.

Dénaturaliser les corps par le roman ?

Le roman s'inspire des contes de fée, et en particulier de *Blanche-Neige*, pour décrire une histoire du Nord des États-Unis ségrégués, dans les années 1950. Il interroge la perception et la construction de la beauté féminine[17], en lien avec les normes de

14 Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature,* Paris, Côté-femmes, coll. « Recherches », 1992. L'assimilation des femmes, des racisé·e·s à la nature, au fait d'être plus naturel·le·s, est un argument par lequel la domination se fonde elle-même. Toutefois, on retrouve une analyse semblable chez les écoféministes, qui en font le point de départ d'une nécessaire réappropriation du corps et de sa nature.

15 C'était l'objet de ma thèse, intitulée « Une poétique de l'étrangeté : plasticité des corps et matérialité du pouvoir (Suzette Mayr, Marie NDiaye, Yoko Tawada) » (2018), qui se limitait à un corpus que cet article se propose d'élargir, d'un point de vue théorique (en envisageant aussi le versant « naturalisant ») et littéraire (en prenant deux nouveaux exemples pour soumettre la théorie à des micro-lectures localisées).

16 Helen Oyeyemi, *Boy, Snow, Bird*, New York, Penguin Books, 2014 ; *Boy, Snow, Bird*, trad. Guillaume Villeneuve, Paris, Galaade, 2016. Helen Oyeyemi, née en 1984 au Nigeria, est une autrice britannique, vivant à Prague, qui a été remarquée par la critique dès son premier roman, écrit à dix-sept ans.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

blancheur qui la régulent, à partir de points de vue situés fictifs : Boy est la narratrice autodiégétique de la première et de la troisième partie ; sa fille, Bird, de la seconde (même si le récit intègre aussi des échanges épistolaires, notamment entre Bird et sa demi-sœur Snow, faisant entendre d'autres voix). Cette structure polyphonique écarte délibérément le regard masculin en le secondarisant[18], sans idéaliser pour autant les points de vue féminins, puisque le récit est défini comme « *a wicked stepmother story*[19] » (Boy éloigne de son foyer Snow, la fille que son époux a eue d'un premier mariage).

La dénaturalisation des corps est déjà à l'œuvre dans les noms qui les recouvrent comme des signifiants incertains, indiquant d'emblée la possibilité d'une lecture à l'envers de ce qu'ils sont censés désigner (Boy est une fille ; Snow n'est pas blanche, et les Whitman non plus). Ainsi, le récit est déterminé par le motif du *passing*[20], qui déstabilise une lecture essentialiste des corps. Le *passing* ne fonctionne pas seulement comme un thème, mais comme une structure narrative, qui dissimule certaines informations et progresse à partir de ces omissions délibérées – ce qui est susceptible de piéger les lectrices elles-mêmes à la surface de l'apparence des corps, en les obligeant à réévaluer leurs propres représentations, et à resituer différemment ce qui leur a été raconté. La naissance de Bird, narrée à la p. 135, révèle à sa mère, Boy[21], ce que la famille de son époux, les Whitman, lui avait dissimulé, à savoir une histoire qui devient lisible à même le corps de son enfant, comme l'exprime le verdict de l'infirmière : « *That little girl is a Negro*[22] ». De façon analogue, la fin du roman dévoile la transidentité du père de Boy, créant un parallèle entre le *passing* racial et genré[23].

Toutefois, la pratique du *passing* n'est pas en elle-même dénaturalisante : la stratégie de la famille Whitman reconduit, au contraire, la ligne de couleur par sa transgression même, en épousant la logique d'une interprétation réifiante des corps, fixée à partir de certains signes naturalisés, qu'il s'agirait de blanchir par une

17 Helen Oyeyemi déclare ainsi : « *I also wanted to explore the feminine gaze, and how women handle beauty without it being to do with men, per se.* » « Je voulais aussi explorer le regard féminin, et la manière dont les femmes traitent la beauté, en soi, sans que ça n'ait de rapport avec les hommes. » (nous traduisons), interview par L. Hoggard, *The Guardian*, en ligne, 2014 : https://www.theguardian.com/books/2014/mar/02/helen-oyeyemi-women-disappoint-one-another.

18 « *I sometimes get asked: "How come the men in your stories don't have such strong characters ?" And I'm like: "I don't care." I just want to find out about all the different lives a woman can live.* » « On me demande parfois : "Comment se fait-il que les hommes n'ont pas un rôle si important dans vos histoires ?" Et je réponds : "Je m'en fiche". Je veux juste découvrir les différentes vies qu'une femme peut vivre. » (*Ibid*.)

19 « une histoire retorse de marâtre » (*Ibid*.)

20 *Dans le contexte étatsunien, le passing désigne, pour une personne considérée juridiquement comme noire du fait des lois Jim Crow (et de la one drop's rule), de passer socialement comme blanche. La notion a été étendue thématiquement au genre (une personne trans peut passer pour cis par exemple) et à la sexualité (une personne queer peut passer pour straight).*

21 Boy est blanche, aux origines hongroises. Dans la mesure où elle est la narratrice de la première partie, sa découverte du *passing* coïncide avec celle des lectrices.

22 Helen Oyeyemi, *Boy, Snow, Bird,* 2014, *op. cit*., p. 136. « Cette petite fille est une négresse » (*id.*, *Boy, Snow, Bird,* trad. G. Villeneuve, *op. cit*., p. 135). La phrase de l'infirmière produit performativement ce qu'elle énonce.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

« reproduction calculée[24] ». La dénaturalisation s'opère plutôt au niveau de la lecture en miroir que le texte propose du corps de Snow et de celui de Bird. Snow réalise le fantasme de la famille Whitman par sa blancheur hyperbolique, portée par son nom même, qui est associée à son extrême beauté ; mais elle en devient par là même étrange, accomplissant une perfection normative qui signale, par son caractère excessif, sa propre artificialité. Elle apparaît, aux yeux même de son père, « si blanche, comme une ardoise toute neuve[25] », réduite à une surface de projection, à partir de laquelle l'histoire de la famille Whitman désire se réinventer, oublieuse de son propre passé. Or, le corps de Snow est aussi construit par les regards blancs à partir d'un affect d'identité, d'un désir de reconnaissance du même, comme l'exprime Boy : « *When whites look at her, they don't get whatever fleeting, ugly impressions so many of us get when we see a colored girl – we don't see a colored girl standing there*[26] ». Le « nous » qui définit la communauté des « blancs », englobant Boy, est ce qui est constitué par opposition à la catégorie de « *colored girl* », qui est saisie de manière générique à partir d'un corps singulier ; néanmoins, c'est bien l'affect circulant dans la mise en relation de ces deux positionnements qui les produit comme tels, en altérisant une catégorie pour délimiter les contours de l'autre. La lecture instable du corps de Snow mine la possibilité de tracer cette distinction, ainsi que de la fonder sur le postulat d'une nature visible. En ce sens, la blancheur de Snow est créée comme un fantasme qui correspond à ce que d'autres veulent déceler en elle, et à un imaginaire de la beauté structuré par la domination raciale[27].

Cependant, à la naissance de Bird, la valorisation de la blancheur de Snow – qui est aussi celle de sa belle-mère, Boy, dont la blondeur ne cesse d'être appuyée[28] –

23 La représentation du *passing* de genre pose néanmoins problème, même si elle est tributaire du point de vue de Boy, et du jugement qu'elle émet sur le récit que lui confie son amie Mia. En effet, F. Novak, lesbienne, devient un homme trans après un viol punitif (dont la naissance de Boy est le résultat). La possibilité d'une identité masculine lui apparaît dans un miroir, comme une forme de dédoublement. Or, le texte, soucieux de conserver cette image du double, maintient par là une distinction entre Frances et Frank Novak ; du point de vue de Boy, l'identité féminine semble perdurer, comme une vérité première qui exigerait d'être retrouvée, alors que Frank Novak serait un double maléfique, violent, de ce qu'il a été par le passé. Même si Mia défend en partie une autre lecture que Boy (en légitimant le corps présent de Frank Novak comme le seul existant), le point de vue de Boy semble invalider la transidentité de son père, ou en faire seulement l'effet d'une violence subie.

24 C'est ce qu'explique Snow dans une lettre à Bird : « *the Whitmans and the Millers are the product of generations of calculated breeding […]. The Whitmans have married to refine a look, they keep a close eye on skin tone and hair texture. They draw strict distinctions between degrees of color – quadroon, octoroon – darkest to lightest.* » (*Ibid*., p. 224 ; « quant aux Whitman et aux Miller, ce sont les produits de générations de reproduction calculée […]. Les premiers se sont mariés pour épurer une apparence, en examinant soigneusement la carnation et la texture du cheveux. Ils définissent de strictes distinctions entre les degrés de couleur – quarteron, octavon – du plus sombre au plus clair. » (p. 210). Paradoxalement, le *passing* est cela même qui dénaturalise les classifications biologiques (et l'idéal de pureté raciale) sur lesquelles les Whitman s'appuient pour définir leur propre blanchiment.

25 *Ibid*., p. 137 ; « *so blank, like a brand-new slate* » (*ibid*., p. 138). Snow a « les cheveux les plus noirs et les lèvres les plus roses possibles » (p. 86) ; « *with the darkest hair and the pinkest lips, every shade at its utmost* » (p. 81). Le superlatif rend compte grammaticalement de l'idéal hyperbolique qu'elle incarne, tout en se plaçant, par cette surenchère, dans l'imaginaire du conte. Mais le codage symbolique du corps de Snow est ambivalent ; la noirceur de ses cheveux désigne aussi un héritage racisé qui ne peut être formulé autrement.

26 *Ibid.,* p. 144. « Quand les Blancs la regardent, ils n'éprouvent pas les impressions fugaces et désagréables, quelles qu'elles soient, que tant d'entre nous éprouvons en voyant une fillette de couleur. Nous ne voyons pas une fillette de couleur. » (p. 142).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

commence à être interrogée. Alors que les Whitman s'attendent à ce que Boy se débarrasse de Bird, en la confiant à Clara, une sœur de son époux, écartée de la famille parce qu'elle n'est pas en mesure de *passer,* c'est Snow que Boy envoie à sa tante, endossant le rôle de la marâtre des contes de fée. Snow grandit alors avec une conscience racisée d'elle-même, qui résulte de l'éducation qu'elle reçoit, jusqu'à transformer la perception de son corps[29]. La présence de Bird, à l'inverse, défait le récit blanc que les Whitman ont construit d'eux-mêmes, en rejetant hors du corps familial ce qui y faisait obstacle[30]. Boy, en devenant la mère de Bird, redéfinit son propre positionnement[31] : « *it's not whiteness itself that sets Them against Us, but the worship of whiteness*[32] ». Ainsi, le « nous » qui désignait précédemment l'inclusion dans un point de vue blanc lie désormais Boy à sa fille en créant un autre point de vue situé, qui ne se fonde pas sur le postulat d'une nature catégorielle, mais sur la construction sociale, relationnelle, de la blancheur comme norme idéalisée.

La réversibilité des destins de Bird et de Snow est aussi celle des lectures de leurs corps. Leur statut de double est mis en abyme dans les histoires qu'elles se racontent par lettres, ainsi par exemple celle de la Belle Capucine, esclave libérée par le Grand Jean le Conquérant, qui choisit de partir avec sa maîtresse, Mlle Margaux, ne parvenant à les distinguer l'une de l'autre[33]. Ce thème du dédoublement informe l'ensemble du récit ; il est lié aux reflets trompeurs ou absents des miroirs, qui n'objectivent pas une vérité de la beauté, mais renvoient au

27 Contrairement à d'autres récits de *passing* au féminin, où le stigmate racial fonctionne comme une contagion performative (il suffit d'être associée à une autre personne noire pour être révélée comme telle), Snow est perçue comme blanche même lorsque ses amis sont agressés : « *I used to assume that when I'm with colored people the similarities become obvious, but I guess it's something people don't see unless they're looking to see it* » (*ibid.,* p. 240) ; « j'avais coutume de supposer qu'en compagnie de gens de ma couleur, ma ressemblance avec eux devient évidente, mais je suppose que c'est une chose qui échappe aux gens à moins qu'ils ne cherchent à la voir » (p. 223). Si l'interprétation du corps est changeante (le lien de ressemblance est lui-même redéfini selon le contexte et le point de vue de la personne qui regarde), il faut considérer que le corps de Snow peut être racisé pour qu'il apparaisse et soit déchiffré comme tel – ce qui demeure un point aveugle, pour qui veut se convaincre de la perfection de sa blancheur.

28 Comme le souligne Snow, le mariage d'Arturo Whitman et de Boy Novak accomplit le rêve de blanchiment familial : « *dad's the only Whitman she knows of who's dared to actually just go ahead and marry a white person* » (*ibid.,* p. 222) ; « notre père est le seul Whitman […] qui ait eu l'audace de se lancer et d'épouser une Blanche » (p. 208).

29 Bird note ainsi, lorsqu'elle retrouve sa sœur : « *She looked more colored in person* » (*ibid.*, p. 271) ; « Elle semblait plus typée en vrai » (p. 247). Mais cette vision de Snow est encore l'effet d'un point de vue situé, qui réinterprète son corps à l'aune de l'histoire qui l'a produit.

30 Il est intéressant de noter que le récit se refuse à constituer Bird comme une *tragic mulatta* (selon le *topos* dont héritent les fictions de *passing*) ; elle n'est pas rejetée par ses parents, malgré la froideur de sa grand-mère Whitman qui l'ignore. Snow semble davantage consciente du caractère structurel de l'oppression, dont elle fait l'expérience, en évoluant dans un milieu noir, et en choisissant de s'identifier elle-même comme « *colored* » – et les Whitman eux-mêmes soulignent les fondements matériels de la domination raciale (accès à l'éducation, au travail, etc.) pour justifier le choix du *passing*.

31 La comparaison entre Snow et Bird l'oblige à voir la construction relationnelle des catégories de la domination et la réalité des effets matériels qu'elles produisent, en évaluant « ce qui différencie le fait d'être vue comme une fillette de couleur et celui de l'être comme Snow » (*ibid.,* p. 142) ; « *to measure the difference between being seen as colored and being seen as Snow* » (p. 145). C'est ce qui la conduit à écarter Snow de la famille, dont le corps racialise par contraste celui de Bird.

32 *Ibid.,* p. 283 ; « ce n'est pas la blancheur elle-même qui Les oppose à Nous, mais la vénération de la blancheur » (p. 258). Les majuscules ne soulignent plus une conception essentialisée des deux catégories, mais le tracé d'une ligne mouvante qui est naturalisée à tort.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

contraire à l'impossibilité de prédiquer une identité substantielle, fondée sur l'apparence. Ainsi, le texte s'ouvre sur l'infini de sujets produits par les miroirs, du point de vue de Boy : « *Nobody ever warned me about mirrors, so for many years I was fond of them, and believed them to be trustworthy. I'd hide myself away inside them, setting two mirrors up to face each other so that when I stood between them I was infinitely reflected in either direction*[34] ». La réversibilité du sens souligne celle d'un principe de lecture qui s'origine dans la multiplication des reflets fictifs du corps propre. Lorsqu'elle est enceinte, Boy découvre dans le miroir un double étrange, qui signale l'émergence d'une alternative narrative – celle de la marâtre de *Blanche-Neige*, mais aussi celle de la fin du récit du *passing* racial, d'une fiction de blancheur naturalisée qui concerne tous les corps[35].

Le miroir fonctionne également comme un principe de dénaturalisation dans le cas de Bird et de Snow, qui ne s'y reflètent pas[36] ; ce vide renvoie à l'échange de leurs vies, parasitées l'une par l'autre, rendues fantomatiques par l'absence et par la coupure du lien de sororité, mais il marque aussi la possibilité de se soustraire à l'objectivation du corps propre, de faire de l'étrangeté un principe de réinvention de soi, comme l'exprime Snow : « *It's a relief to be able to forget about what I might or might not be mistaken for. My reflection can't be counted on, she's not always there but I am, so maybe she's not really me*[37]*…* » Dans la disjonction entre le sujet et son reflet, genrés tous deux au féminin en anglais, se jouent à la fois le risque d'une aliénation à une image trompeuse[38] et une subjectivation qui est désindexée des illusions de

33 Si la surface des corps s'avère trompeuse, le regard magique du Grand Jean reconduit une même indiscernabilité : « *I think it's only fair to tell you that I see with more than just my eyes, and I cannot tell the difference between you* » (*ibid.*, p. 235) ; « Je crois que je dois à la vérité de dire que je vois avec davantage que mes seuls yeux, et je ne puis faire la différence entre vous » (p. 219). Le conte que Bird raconte à Snow met l'accent sur le fait que la beauté n'existe qu'en tant que perception construite par le regard d'autrui, prêtant au corps une substance propre ; la Belle Capucine dépérit ainsi dans la solitude : « *her beauty was worth nothing, since there wasn't a soul around to see it* » (*ibid.*) ; « sa beauté finit par ne plus rien valoir puisqu'il n'y avait pas d'âme qui pût la voir ».

34 *Ibid.,* p. 3. « Personne ne m'avait jamais prévenue au sujet des miroirs, de sorte que je les ai appréciés durant longtemps, les croyant fiables. Je me cachais entre eux en en plaçant deux face à face de sorte que, debout au milieu, j'étais réfléchie à l'infini dans l'un et dans l'autre sens. » (p. 15).

35 « *When I stood in front of the mirror, the icy blonde was there, but I couldn't swear to the fact of her being me* » (*ibid.*, p. 133) ; « Quand je me tenais devant le miroir, la blonde glacée était là, mais je ne pouvais jurer qu'elle fût moi » (p. 132). Le dédoublement dissocie deux corps par l'étrangeté grammaticale qui sépare le pronom de première et de troisième personne du singulier, posant l'image reflétée comme une identité distincte (« *the icy blonde* »), qui ne coïncide pas avec le sentiment subjectif de soi. La blondeur de Boy est, par ailleurs, aussi l'effet d'une construction, rétrospectivement naturalisée, qui est signalée comme telle dès le début du roman : « *When my hair started to darken, I combed peroxide through it* » (*ibid.*, p. 5) ; « Quand mes cheveux commencèrent à foncer, je les brossai à l'eau oxygénée » (p. 17).

36 Bird souligne ainsi : « *I'll go into a room with a mirror in it and look around, and I'm not there* » (p. 162) ; « Je vais entrer dans une pièce où se trouve un miroir et regarder tout autour et je n'y serai pas » (p. 159).

37 *Ibid.,* p. 214. « C'est un soulagement de pouvoir oublier pour qui je pourrais être confondue ou pas. Impossible de compter sur mon reflet, il n'est pas toujours là, mais moi si, si bien que ce n'est peut-être pas vraiment moi… » (p. 202).

38 Ainsi, les fragments de miroir éclatés renvoient à Boy « des morceaux de visage » (*ibid.*, p. 160) ; « *bits of faces* » (p. 164) qui ne lui appartiennent pas – ceux de sa famille, mais aussi ceux d'inconnus : ils l'inscrivent dans une généalogie dont l'étrangeté fonctionne toutefois comme un principe de dénaturalisation. L'identité est elle-même saisie comme fragmentaire, mouvante, à l'image des éclats de visages multiples que le miroir recompose.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

l'apparence. La relation de double inversé qui unit Snow à Bird est ce qui conduit à situer l'histoire familiale et la place que chacune occupe en son sein, à rebours de l'effacement constitué par le *passing*, mais la réversibilité du miroir est plus générale : elle fait fonctionner le monde de fiction comme double (le conte de fées est ce qui permet de représenter une réalité de l'histoire américaine) ; elle postule une lecture elle-même dédoublée de signes corporels, qui se laissent déchiffrer à l'envers de l'idée de nature, sans pouvoir être stabilisés par une essence. En ce sens, la traversée du miroir devient une image de ce que le texte lui-même produit, transformant les corps par une poétique de l'étrangeté qui en dénaturalise l'évidence.

Sur le versant naturalisant : l'exemple des théories écoféministes

En revanche, sur le versant naturalisant, les théories écoféministes sont souvent assimilées à un essentialisme : elles se fonderaient sur les spécificités biologiques propres aux corps féminins pour penser l'oppression, en les considérant comme des invariants. La valorisation d'une idée de nature spécifiquement féminine irait de pair avec le désir d'élaborer un savoir situé, ancré dans une condition commune ; le corps fonctionnerait comme un modèle pour l'écriture, informant un imaginaire du style sensible. Or, ces arguments semblent correspondre à un courant déterminé (représenté par exemple par Starhawk, Mary Daly, Susan Griffin, etc. aux États-Unis), tout en ayant été utilisés, notamment durant les années 90, pour discréditer le mouvement dans son ensemble.

Situer les discours écoféministes s'avère difficile, face au constat de leur multiplicité, parfois contradictoire[39] ; l'opposition entre « spiritualisme » différentialiste et « matérialisme » constructiviste, souvent mobilisée, est elle-même dénoncée comme factice et réductrice[40]. Pourtant, de manière analogue au versant dénaturalisant, qui lit ensemble théories *queer* et matérialistes, il semblerait que c'est à partir de la porosité de ces deux positionnements théoriques que s'élabore la réévaluation contemporaine des écoféminismes ; il s'agit alors de problématiser un « essentialisme constructiviste[41] » qui puisse les faire dialoguer.

39 Il serait ainsi possible de retrouver ici des théoriciennes qui appartiennent aussi au versant dénaturalisant, comme Donna Haraway (qui propose de penser l'anti-dualisme sous la forme de « naturecultures » co-construites, notamment à travers sa réflexion sur les espèces compagnes) ou Silvia Federici (qui analyse les chasses aux sorcières comme transition du féodalisme au capitalisme, dans une perspective matérialiste).

40 Voir par exemple Jeanne Burgat Goutal, *Être écoféministe – Théories et pratiques*, Paris, L'Échappée, coll. « Versus », 2020.

41 Voir Elizabeth Carlassare, « L'essentialisme dans le discours écoféministe », dans E. Hache, *Reclaim*, *op. cit.*, p. 319-341.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Ainsi, la valorisation des corps féminins et de la nature ne peut être séparée de l'histoire de leur exploitation commune[42] : la « double naturalisation » au fondement de cette identification fonctionne comme une « double dévalorisation[43] ». Les différents écoféminismes auraient en commun le désir de penser un modèle d'émancipation qui ne coupe pas les femmes d'une relation à leurs corps, ainsi qu'à la nature ; le geste de réappropriation n'est pas celui d'un retour à une essence originelle, mais celui d'une réparation de ce qui a été violenté, modifiant le sens des concepts récupérés[44]. La nature dont il est question n'est donc pas celle à laquelle les femmes ont été identifiées « de force ou négativement[45] » ; en accordant de l'importance au corps féminin, en revendiquant « la part biologique de notre existence [...] pour sortir du dualisme nature / culture[46] », il s'agit bien de redéfinir une idée de nature, lestée de l'histoire de l'oppression, qui est réarticulée dans la pratique des luttes. En ce sens, à l'oxymore d'essentialisme constructiviste, nous préférons substituer celui de *naturalisme constructiviste*, qui, sans résorber les différentes tendances écoféministes, met au jour la tension qui les structure dans la discussion théorique contemporaine[47]. À partir du moment où le concept de nature, de corps, qui est « réclamé » est historicisé, il ne peut fonder une essence propre aux femmes, qui demeurerait immuable. L'anti-dualisme est lui-même un anti-essentialisme, dans la mesure où il récuse les systèmes catégoriels binaires pour penser une *nature* partagée du vivant, qui repose sur une forme d'égalité ontologique[48]. Le corps vécu apparaît alors comme le point de départ d'un savoir possible, en ce qu'il n'est plus opposé à l'esprit ; à l'inverse, la nature est elle-même susceptible d'être saisie sous une forme spiritualisée, animée.

---

42 C'est en ce sens qu'il faudrait lire la citation suivante : « Les traits propres au corps féminin, et qui différencient les femmes des hommes, l'utérus, les seins, la sexualité, le fait de donner la vie, sans compter toutes les substances biochimiques subtiles dont on pourra prouver un jour l'existence, ont été utilisés pour nous rejeter, nous exploiter, nous dévaloriser. La sexualité a été, tout particulièrement, l'arène de l'exploitation et de l'oppression des femmes. », (Starhawk, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, *op. cit.,* p. 356).

43 Voir Émilie Hache, « Introduction – *Reclaim ecofeminism* ! », *Reclaim*, *op. cit*., p. 13-55.

44 C'est ce que Émilie Hache invite à comprendre à partir du verbe *to reclaim*, qu'elle définit comme suit : « réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, le modifier comme être modifié par cette réappropriation » (*ibid*., p. 23).

45 *Ibid.,* p. 51. Il s'agit aussi de montrer que certaines femmes ont été exclues de l'idée de nature par le capitalisme patriarcal : les femmes *queer*, jugées contre-nature ; les femmes non-blanches, associées à une nature « sale, dangereuse, laide, toxique » (p. 50).

46 *Ibid.,* p. 25. « Qu'est-ce qu'il s'est passé pour que toute référence au corps, *i.e.* au corps féminin, soit devenue impossible ? Pour qu'on ne puisse plus dire "j'ai des seins", "j'ai un vagin", sans que cela suscite immédiatement des hurlements scandalisés ? Cette impossibilité dit en creux l'extrême violence de cette double naturalisation, de la nature et des femmes, qui nous a fait rejeter et notre corps et notre monde vivant. » (*Ibid.*, p. 30).

47 L'article d'Elizabeth Carlassare parle aussi de « constructions essentialistes ». L'expression rend compte adéquatement du processus par lequel une essence de « la » femme a été façonnée historiquement par la domination patriarcale ; préférer l'expression de « naturalisme constructiviste » revient à changer de point de vue, pour se placer non pas du côté de ce que le patriarcat a construit, mais du savoir que les théories écoféministes produisent.

48 Ainsi, l'humanité se définit non par distinction à la nature, mais comme « une reconquête de notre animalité » (Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe*, *op. cit*., p. 103).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Réinventer l'idée de nature par la fiction

Nous nous appuierons sur l'exemple d'*Éden* de Monica Sabolo pour montrer comment cet imaginaire *naturalisant* du corps est réarticulé par la fiction romanesque[49]. Le récit est narré en première personne par Nita, adolescente autochtone d'une réserve que l'on devine nord-américaine. L'éden évoqué par le titre se présente d'emblée comme une origine perdue, une nature sauvage qui ne peut exister que comme fiction trompeuse[50], ou comme une croyance portant sur un temps révolu : « Mon père disait qu'en ce temps-là, un homme pouvait se transformer en animal, et un animal en homme. Que les arbres parlaient entre eux, que si l'on demeurait silencieux assez longtemps, il était possible de les entendre[51] ». Cette conception spiritualisée de la nature présuppose une continuité du vivant, et une réversibilité des formes, animales, humaines et végétales sous lesquelles il s'incarne, qui est soulignée par l'image de la métamorphose, tout comme par l'idée d'un langage prêté à la nature. Elle est toutefois d'abord récusée par Nita, comme un mode d'interprétation du monde irrationnel.

Ainsi, le texte, en s'ouvrant sur le viol de Lucy, une lycéenne blanche, dans la forêt, établit d'emblée une autre corrélation entre les corps féminins et la nature, qui repose sur une violence communément subie ; Lucy est retrouvée « toujours endormie, et nue, au pied de cet arbre si haut, au tronc si large, qu'on aurait dit un fruit tombé à ses pieds[52] ». L'image du fruit construit un lien *naturel* entre Lucy et la forêt comme le résultat de la dépossession du corps propre, d'une vulnérabilité commune. L'expropriation des terres par la société d'exploitation de pétroles bitumineux est simultanément présentée comme un processus de destruction non-borné, qui est intériorisé par une perception subjective collective du « vrombissement » métonymique des tronçonneuses[53].

---

49 Monica Sabolo, *Éden*, Paris, Gallimard, 2019. L'autrice française Monica Sabolo, née en 1971, dont l'œuvre est validée par le circuit de légitimation culturelle parisien, correspond au profil des femmes occidentales, intellectuelles, susceptibles de revendiquer majoritairement, selon Jeanne Burgat Goutal, l'étiquette théorique d'écoféministe aujourd'hui (les réalités militantes étant plus diverses, même lorsque la catégorie « écoféministe » n'est pas utilisée comme telle, notamment en contexte décolonial).

50 Ainsi de la description de la forêt présentée aux touristes, modalisée comme illusoire : « On pouvait croire que ces milliers de kilomètres de forêts et de lacs, de vert et de bleu, constituaient une réplique du paradis. Un joyau miraculeusement préservé, semblable à ce que fut la terre au premier jour. » (*Ibid.,* p. 22).

51 *Ibid.,* p. 36.

52 *Ibid.,* p. 12.

53 « Au loin, on entendait le vrombissement des tronçonneuses, monotone et entêtant. Un bruit étouffé, mais qui finissait par emplir l'espace, jour après jour, et que l'on percevait même la nuit, dans nos crânes, des ondes grésillantes qui grandissaient à l'intérieur de nous. » (*Ibid.,* p. 46). L'emploi de l'imparfait rend compte d'un processus qui ne semble pas avoir de fin (l'envahissement étant à la fois spatial et temporel), ce qui est traduit syntaxiquement par les relatives précisant « un bruit étouffé » et « des ondes grésillantes ». La perception située, soulignée par l'emploi du pronom indéfini « on », du déterminant possessif « nos », fonde une communauté affectée par une même intériorisation du bruit et de ce qu'il représente.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

La violence infligée à la forêt ne cesse d'être liée aux violences sexuelles, qui se révèlent comme un récit dissimulé par chaque corps féminin[54] : ainsi des filles autochtones du Hollywood (Baby a été agressée par un client du bar, Grace par un policier, Diane a été violée). Le viol de Diane est d'ailleurs ce qui crée par métaphore un corps collectif, et fonde la communauté des filles du Hollywood, ouvrant « une plaie en elles toutes[55] ». L'analogie avec la forêt est posée de leur point de vue, dans leur discours rapporté, adressé à Nita : « Elle [la forêt] aussi était une fille blessée[56] ». Les filles du Hollywood décrivent la réappropriation d'un lien avec la nature comme une forme d'*empowerment* féministe qui consiste à être « devenues des esprits de la forêt », « devenues sauvages »[57]. Le participe passé marque l'idée d'un processus qui s'est accompli par un ensemble de pratiques (« des rituels », « des gestes vengeurs »[58]), et qui ne résulte pas d'une relation innée. Ainsi, les filles du Hollywood ont décidé de se rendre justice, en s'en prenant aux hommes qui les ont violentées ; elles agissent sous la forme de créatures hybrides, recouvertes de peaux animales, qui sont prises pour des esprits surnaturels. Si le texte écarte cette interprétation magique comme fausse, il la réintroduit dans le discours des filles, qui se sentent aidées, soutenues, par des forces invisibles de la forêt. Ce double registre de compréhension de la forêt, naturel et surnaturel, est maintenu dans la perception qu'a Nita de l'action menée par les filles contre le camp de base de l'exploitation forestière, qu'elles incendient[59]. Ce projet leur échappe, dans une logique de la fatalité dont elles ne sont ni coupables, ni innocentes : l'incendie ravage dix mille hectares de la forêt ; un homme, pris pour le violeur de Lucy, à tort, est mis à mort. Nita ne participe pas au meurtre, mais elle ne se désolidarise pas non plus des filles. La logique de l'ensauvagement les conduit à leur propre disparition dans les flammes, à une métamorphose fantastique en bêtes[60], qui les fait revenir à un état de nature, les soustrayant par là même à l'ordre de la justice humaine.

54 La description de la violence infligée à la terre est elle-même saisie dans un imaginaire genré, où les pelleteuses sont dotées de « griffes de métal béantes, prêtes à fouiller nos terres » (*ibid.,* p. 29).

55 *Ibid.,* p. 177. De même, le viol de Lucy crée une étrangeté qui la prive de son identité propre, et qui se répercute sur Nita, signalant une possible solidarité, à partir d'un imaginaire partagé du corps. Lucy « avait quitté son enveloppe corporelle, l'avait laissée couler au sol comme on laisse glisser un châle, pour s'en aller dans une autre dimension » (p. 21). Nita espère que l'on puisse « extraire cette chose de mon cœur, ce corps étranger qui avait poussé en moi, tel un nouvel organe » (p. 157). Cette étrangeté « encorporée » rend compte de la prise de conscience féministe de Nita, qui a pour point de départ le viol de Lucy.

56 *Ibid.,* p. 181. Ehawee explicite l'analogie au discours direct : « Ils veulent tuer la même chose en elle et en nous, tu comprends ? ».

57 *Ibid.*

58 *Ibid*., p. 180.

59 Nita écarte ainsi la « vengeance » en la plaçant du côté des « hommes qui mutilent la forêt comme on troue une étoffe […], ceux qui tiennent les jeunes filles entre leurs mains, déchirent leurs cœurs, créant le vide […] caressant l'illusion morbide que l'appropriation et la domination les préserveront de la perte ». L'action des filles est au contraire située du côté des lois de la forêt, d'une « force qui nous traversait ainsi qu'elle traverse le cosmos » (*ibid.*, p. 244).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Cependant, c'est la perte des filles qui permet, à la fin du texte, d'actualiser au présent d'énonciation la conception animiste de la nature que Nita récusait auparavant : « elles sont l'herbe pâle qui resurgit entre les racines, elles sont les vers et les racines sous la pierre, elles sont l'air lui-même[61] ». Le verbe copule être marque l'identité entre les filles et la forêt qui renaît, dans un cycle naturel de la vie et de la mort[62]. Nita ressaisit cette expérience empirique sous la forme d'une vérité exprimée au présent gnomique, qui est le savoir auquel conduit l'ensemble du récit : « rien ne s'évapore, rien ne disparaît[63] ». La position énonciative de Nita est alors définie comme liminaire, entre les vivants et les morts, le visible et l'invisible, « le chaos et le silence[64] ». Le texte prend fin avec l'emploi du futur simple qui définit l'identité de Nita, aspirant à être « la gardienne du monde obscur des forêts[65] », à chercher « le secret caché derrière le paysage, à l'origine ».

Le récit revient en quelque sorte sur lui-même, à son origine, au paradis perdu constitué par la nature, en refusant de se clore, pour désigner son propre avenir ; la position de médiatrice de Nita acquiert alors une valeur métalittéraire qui invite les lectrices à se situer avec elle « là où est la forêt, là où demeure le mystère et le sauvage […] là où murmure la poésie, notre mémoire[66] ». Or, cette position à partir de laquelle peut se traduire une certaine idée de la nature, qui accueille la transcendance dans l'immanence, est bien celle aussi qui transcrit une histoire située de la domination (« notre mémoire[67] »), en choisissant une forme adéquate (« la poésie »). En ce sens, l'*excipit* est ce qui définit le régime esthétique et politique du roman lui-même.

En effet, le double régime d'interprétation (naturel / surnaturel) fait coexister, dès le viol de Lucy, une lecture elle-même dédoublée du récit, où les sèmes humains, animaux et végétaux, ne cessent de circuler et de s'hybrider – que ce soit par le rapprochement des personnages avec des animaux[68] ou à l'inverse par un

60 Cette métamorphose est envisagée du point de vue de Nita, pour laquelle « les filles avaient brandi cette nuit-là, des appendices *naturels*, faits pour tuer, le prolongement d'elles-mêmes » (*ibid.*, p. 250). Nous soulignons l'adjectif, qui s'oppose pourtant à une lecture factuelle, selon laquelle elles filles auraient été munies d'accessoires animaux – « les dents de coyote, griffes de loup et d'ours, serres de rapace » (*ibid*.). L'interprétation de Nita prête aux filles une nature animale qui s'accomplit dans l'acte de donner la mort, les déliant des normes de l'action humaine.

61 *Ibid*., p. 274-275.

62 *Ibid.* Ce qui est aussi marqué par la valeur du préfixe « re » dans le verbe « resurgit ». L'herbe « pâle », par hypallage, semble garder une trace fantomatique des filles.

63 *Ibid*., p. 275. La reformulation de l'axiome de Lavoisier est mise au service de la pensée spiritualiste de la nature, contenant l'âme des disparus et la mémoire de leurs récits.

64 *Ibid.*

65 L'adjectif « obscur » porte ici la mémoire, même involontaire, de la magie écoféministe, du désir de « rêver l'obscur » qui est formulé par Starhawk.

66 *Ibid.*

67 Le déterminant possessif met l'accent sur le fait que cette mémoire est aussi donnée en partage aux lectrices et est susceptible de les inclure, au terme du récit, dans la communauté qui a été refondée par la trajectoire initiatique de Nita.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

imaginaire genré de la nature, perçue comme un corps féminin[69]. Or cette compréhension analogique pose un lien d'identité poétique et politique, co-construisant un imaginaire de la nature et de la féminité. Ainsi par exemple du « cœur immortel » de la forêt, qui est ressaisi à partir des transformations du corps de Nita à la puberté, resémantisant l'imaginaire de la « vie sauvage[70] ». Les images convenues de la double naturalisation des corps féminins et de la nature sont revivifiées par la définition d'une correspondance mouvante, d'une traduction réciproque qui passe systématiquement par un imaginaire sensoriel, et recourt abondamment aux figures de la comparaison et de la métaphore. En ce sens, « le sauvage », substantialisé comme une essence à la fin du récit, s'avère être avant tout une construction poétique, le rêve d'une origine qui ne peut être ressaisie que comme tel, appelant les lectrices à tisser d'autres imaginaires, à dresser d'autres « barrages dérisoires », dépassant la voix propre de Nita pour faire résonner celles des « disparus[71] », mais aussi peut-être, celle d'autres mondes à venir.

*

Si nous avons essayé de situer deux moments féministes contemporains (le matérialisme *queer* ; le naturalisme constructiviste) à partir d'une pensée du corps, nous espérons avoir montré que l'étrangeté qui sépare le discours théorique du discours littéraire est productrice de nouveaux imaginaires de la dénaturalisation et de la naturalisation – qui touche aussi bien les formes romanesques que les lectures qui peuvent être faites des corps représentés. Ainsi, l'étrangeté apparaît également comme un excédent esthétique, qui reformule, à un double niveau (littéraire / théorique, naturel / surnaturel, subjectif / objectif) un savoir situé qui s'origine dans le point de vue créé par les corps fictifs, et les transforme en retour.

68 Par exemple : « nous ne parlions pas, ni n'échangions aucun signe, aussi silencieux qu'une troupe de daims bondissant dans la nuit » (*ibid.,* p. 126) ; « mon cœur était celui d'une créature marine dans son œuf, aux pulsations extraordinairement lentes, à peine un frémissement, dans une poche d'eau » (p. 130) ; « ses cheveux, plaqués vers l'arrière par une étrange substance mouillée, m'évoquaient les poils huileux d'un castor » (p. 158). La continuité entre l'humain et l'animal est aussi soulignée par les peaux animales dont les filles du Hollywood se revêtent, jusqu'à en devenir indiscernables, tout comme par le chevreuil, animal gardien de Nita, qui lui apparaît à plusieurs reprises, incarnant une communication possible entre les vivants et les morts, le naturel et le surnaturel.

69 « Des grappes de champignons s'agglutinaient dans les racines, d'autres ressemblant à des seins surmontés d'un mamelon rose surgissaient dans les clairières, comme si nous traversions des champs de jeunes filles enterrées » (*ibid.*, p. 196).

70 « Mon corps subissait des transformations mystérieuses, de sombres désirs. C'était en moi que grondait la vie sauvage, désormais. » (*Ibid.*, p. 40). Le corps est présenté comme le réceptacle passif de métamorphoses qui lui échappent, naturalisées par « la vie sauvage », ce qui est aussi appuyé par le sémantisme animal du verbe « gronder ». La vie de la forêt semble s'accomplir dans le corps même de Nita, renversant le rapport d'inclusion précédent – celui d'un « vous » avançant à l'intérieur du cœur de la forêt, « un cœur plus grand, qui battait plus fort » (*ibid*.). L'intériorisation physique de l'espace de la forêt matérialise le lien de consubstantialité « encorporé » qui l'unit aux filles de la réserve, mais il s'agit bien d'une relation en mouvement. L'usage du pronom personnel « vous » souligne le fait que la communauté décrite à l'intérieur du récit peut s'étendre aux lectrices, en les situant au cœur de cette relation réversible qui appelle à être continuée au-delà du récit lui-même, du fait de sa structure circulaire ouverte.

71 *Ibid.,* p. 275.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

BIBLIOGRAPHIE

Burgat Goutal Jeanne, *Être écoféministe – Théories et pratiques*, Paris, L'Échappée, coll. « Versus », 2020.

Carlassare Elizabeth, « L'essentialisme dans le discours écoféministe », dans Émilie Hache (dir.), *Reclaim*, *op. cit*. (*infra*), p. 319-341.

Floyd Kevin, *The Reification of Desire: Toward a Queer Marxism*, University of Minnesota Press, 2009.

Guillaumin Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, coll. « Recherches », 1992.

Hache Émilie (dir.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, trad. Émilie Notéris, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2016.

Haraway Donna, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », dans *Manifeste Cyborg et autres essais,* trad. L. Allard, D. Gardey et N. Magnan, Paris, Exils éditeur, 2007, p. 107-135.

Koechlin Aurore, *La Révolution féministe*, Paris, Amsterdam, 2019.

Kunert Stéphanie, « Monique Wittig : de la matérialité du langage », dans Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture & communication*, t. I, *Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 143-163.

Noyé Sophie « Pour un féminisme matérialiste et queer », *Contretemps*, en ligne, 2014 : https://www.contretemps.eu/pour-un-feminisme-materialiste-et-queer/.

Oyeyemi Helen, *Boy, Snow, Bird*, New York, Penguin Books, 2014 ; *Boy, Snow, Bird*, trad. Guillaume Villeneuve, Paris, Galaade, 2016.

—, interview par L. Hoggard, dans *The Guardian*, en ligne, 2014 : https://www.theguardian.com/books/2014/mar/02/helen-oyeyemi-women-disappoint-one-another.

Preciado Paul B., Interview par C. Daumas dans *Libération*, en ligne, 2018 : http://www.liberation.fr/debats/2018/07/20/paul-b-preciado-hier-le-lieu-de-la-lutte-etait-l-usine-aujourd-hui-c-est-le-corps_1667833.

Puig de la Bellacasa Marie Elizabeth, « Technologies touchantes, Visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative », dans Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, coll. « Actuel Marx confrontation », 2012, p. 64-88.

Sabolo Monica, *Éden*, Paris, Gallimard, 2019.

Starhawk, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique* (1982), trad. Morbic, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2015.

Wolff Francis, *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- Théoriser les corps en féministe : le versant dénaturalisant
- Dénaturaliser les corps par le roman ?
- Sur le versant naturalisant : l'exemple des théories écoféministes
- Réinventer l'idée de nature par la fiction

AUTEUR

Flavia Bujor
Voir ses autres contributions
ATER (Université de Bretagne-Sud) – CELLAM/ HCTI

Courriel : flavia.bujor@gmail.com

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.